

Eric Klinenberg

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Luc Fidel

Il y a cinq ans, j'ai commencé à travailler sur un livre que je prévoyais d'appeler *Alone in America*.

Mon idée de départ était de rédiger un ouvrage pour alarmer sur une tendance problématique : le nombre de plus en plus grand d'individus vivant seuls.

Ce qui me motivait, c'était l'idée que ce phénomène représentait un changement social profond — le plus important même que nous n'avions pas réussi à nommer ou à identifier depuis soixante ans. En

effet, jusqu'aux années 1950, aucune société humaine n'a comporté un grand nombre de personnes vivant seules durant un long laps de temps. Aujourd'hui, ce mode de vie est au contraire généralisé dans les sociétés développées et libres. Dans certains pays, les foyers composés de célibataires sont désormais plus courants que les familles nucléaires vivant sous le même toit.

Prenons l'exemple de l'Amérique. En 1950, 22 % seulement des Américains adultes étaient célibataires et seuls 9 % des ménages ne comptaient qu'un seul occupant. Désormais, 49 % des Américains adultes sont célibataires et 28 % des ménages ne comptent qu'un seul résident solitaire. Dans les villes, le chiffre est encore plus élevé. Les endroits où plus de 40 % des ménages ne comptent qu'un seul membre sont Denver, Seattle, Atlanta et San Francisco. À Washington et Manhattan, où je vis, près de la moitié de tous les ménages n'ont qu'un seul occupant. À New York, plus d'un million d'individus vivent seuls.

Pour beaucoup de commentateurs, ces tendances sont inquiétantes. Selon la sagesse populaire, vivre seul ne serait pas naturel, serait malsain. On se renfermerait, on s'isolerait. Et la prévalence de ce phénomène marquerait une époque de déconnection et de déclin du lien social.

Je dois avouer que c'est ce que je pensais quand j'ai débuté mes recherches. J'ai commencé à m'intéresser à ce sujet alors que j'écrivais un livre précédent — *Heat Wave*¹ —, qui portait sur la catastrophe ayant fait sept cents victimes à Chicago durant trois jours de canicule, en 1995. L'un des aspects les plus troublants de cet événement, c'est que des centaines de personnes — pour la plupart âgées, fragiles et pauvres — sont décédées dans la solitude. Dans bien des cas, on ne les a découvertes que des heures ou des jours après leur mort. Vous avez bien connu cela en France, puisque quinze mille personnes sont mortes pendant la canicule, bien plus longue, de 2003.

Vivre seul peut être dangereux pour les individus les plus isolés et les plus fragiles. Pour autant, je voudrais aujourd'hui vous faire part de ce que j'ai découvert au cours de mes recherches et que je mets en avant dans *Going Solo*² : à savoir que ce serait une erreur de penser que l'augmentation du nombre de personnes vivant seules représente un problème social. C'est bien plutôt une expérimentation sociale, qu'on peut observer quand et là où les individus peuvent se le permettre.

Quand j'ai commencé mes recherches, je croyais que la majorité des « *singletons* » (terme que je préconise pour désigner ceux ou celles qui vivent seuls) étaient des personnes âgées. Or je me trompais. Aux États-Unis, seul un tiers de ceux ou celles qui vivent seuls ont plus

1. *Heat Wave. A Social Autopsy of Disaster in Chicago*, University of Chicago Press, 2003.

2. *Going Solo. The Extraordinary Rise and Surprising Appeal of Living Alone*, Penguin, 2012.

de 65 ans et, si la plupart d'entre eux en ont la possibilité, c'est parce qu'ils jouissent d'une aisance matérielle et d'une santé meilleure que leurs prédécesseurs. La majorité des *singletons* américains ont entre 34 et 64 ans. La plupart ont déjà été mariés ou du moins ont vécu en couple, mais désormais ils mènent leur existence en solo, ce qui pourrait durer encore des années.

Au cours des décennies récentes, le groupe de *singletons* qui a le plus augmenté est celui des jeunes adultes âgés de moins de 35 ans. En 1950, cinq cent mille jeunes Américains vivaient seuls, soit 1 % ; aujourd'hui, ils sont cinq millions, soit 11 %. Et les chiffres n'ont que faiblement diminué – d'1 % seulement – depuis la Grande Récession. Pour les jeunes, trouver un logement à soi est si important qu'ils sont prêts à y mettre le prix fort. Vivre seul est une marque de réussite et de distinction. À une époque où on se marie plus tard que jamais par le passé, c'est une façon de devenir adulte.

Quand j'ai commencé à travailler sur mon livre, je pensais qu'il existait une forte corrélation entre le fait de vivre seul et celui d'être isolé. Cela s'est également révélé faux. En réalité, si on compare avec les gens mariés, les singletons passent plutôt davantage de temps avec des amis et des voisins. Ils ont plus tendance à sortir le soir, à dépenser de l'argent dans les bars, les restaurants, les cafés et — il faut le dire — des conférences comme celle-ci. Ils font même plus que les individus mariés du volontariat dans des associations.

L'une des plus importantes leçons que j'ai retenues de mes recherches est que vivre seul n'est pas la même chose qu'être isolé. Non plus que se sentir seul. « On ne se sent jamais aussi seul que quand on vit avec la mauvaise personne » : voilà ce que j'ai entendu de plus saillant lors de mes entretiens avec des individus qui avaient été mariés et vivaient seuls désormais. Pour ceux qui vivent seuls, le sentiment de solitude peut être une émotion productive. C'est comme un signal que le corps envoie, indiquant qu'il faut se remuer et avoir une vie sociale. Or ce sentiment signifie quelque chose de très différent si on le ressent quand on est à table ou au lit avec son conjoint. On ne peut pas affirmer que la solitude constitue un problème seulement pour ceux qui vivent seuls.

Il y a soixante ans, vivre seul était surtout courant dans les zones rurales, en particulier les zones qui attireraient des ouvriers itinérants. De nos jours au contraire, c'est un phénomène urbain. Nos villes sont pleines de célibataires qui sont seuls, mais vivent ensemble dans des quartiers aux trottoirs animés et aux lieux publics très fréquentés. Si je vous dis qu'à Paris, la moitié des foyers ne compte qu'une seule personne, vous verrez très bien les quartiers où les célibataires sont les plus nombreux. Que vous soyez célibataires ou mariés, je parie que c'est précisément là où vous allez pour vous distraire.

Qu'est-ce qui explique la montée de ce "vivre seul" ?

Premièrement, la prospérité et la sécurité économique, qu'elle découle du marché ou — plus couramment — de l'État-providence. En effet, vivre seul étant coûteux, c'est tout simplement impossible dans les pays ou les quartiers pauvres.

Deuxièmement, l'amélioration du statut des femmes. Quand elles ont obtenu la maîtrise de leur vie et de leur corps — quand elles ont pu en masse exercer un travail salarié, eu accès à la contraception et gagné des droits civiques cruciaux —, cela a changé l'organisation de la vie de famille. L'âge du premier mariage a augmenté. Le taux de divorce a monté. Et aussi le nombre de personnes vivant seules. En Arabie Saoudite par exemple, où, malgré la richesse du pays, les femmes ne peuvent être indépendantes, presque personne ne vit seul.

Troisièmement, la révolution des communications a beaucoup joué, à commencer par la télévision et le téléphone, qui permettent à ceux qui sont seuls chez eux d'être reliés au monde comme jamais auparavant. Aujourd'hui, nous avons Internet, c'est-à-dire Skype,

Facebook, les emails, les annonces électroniques, les messageries instantanées et d'innombrables applications grâce auxquelles être seul chez soi peut devenir l'occasion d'expériences sociales. Bien sûr, je sais bien que beaucoup parmi vous s'inquiètent de nous voir passer tellement de temps à chouchouter notre iPad et notre iPhone que nous nous négligeons les uns les autres. Cependant, l'état de la recherche montre que les plus grands utilisateurs des médias sociaux sont aussi ceux qui ont le plus d'interactions en face à face. Il est trop tôt pour en être certain, mais il se pourrait que nos plus grandes craintes en termes de déconnection induite par le numérique ne se vérifient pas.

Enfin, la montée du "vivre seul" résulte de la révolution de la longévité. On vit plus longtemps qu'avant, ce qui implique que certains d'entre nous, en général des femmes, survivent cinq, dix, voire vingt-cinq ans à leur conjoint. Vous le savez sans doute, car il y a probablement dans votre famille ou votre cercle d'amis quelqu'un d'âgé qui vit seul. Et si c'est le cas, vous savez que, pour lui, la capacité à conserver son indépendance est essentielle pour son sentiment d'intégrité et de dignité. Si vous lui enjoignez de quitter son appartement pour s'installer chez quelqu'un de sa famille, chez des amis ou dans une maison de retraite, vous pouvez être sûr qu'il considérera que c'est perdre la face. Dans l'idéal, cette personne aimerait mieux vivre avec son conjoint, mais si ce n'est pas possible, alors elle préfère nettement vivre seule aux autres options qui lui sont offertes.

Jusque là, je vous ai expliqué les idées fausses que j'avais lorsque j'ai commencé à étudier la montée du "vivre seul". Je vous ai dit que le titre que j'envisageais — *Alone in America* — n'était pas bon, car la grande majorité de ceux qui vivent seuls ne sont pas seuls, solitaires ni isolés. Le terme « seul » ne vaut pas pour eux. Je dois aussi reconnaître que l'autre partie de ce titre — *in America* — était encore moins bon. J'avais dans l'idée que le fait de vivre seul était un phénomène américain, que c'était une conséquence de notre individualisme extrême, de notre attachement à l'idée de ne compter que sur soi, de notre amour pour Emerson, Thoreau et le cow-boy solitaire. J'avais tort ! Les États-Unis sont à la traîne à cet égard, et non en avance. Les singletons sont plus courants en France, en Allemagne et en Angleterre, ainsi qu'au Canada et même au Japon, où la famille joue pourtant un rôle central. C'est dans les pays scandinaves que leur prévalence est la plus forte puisque, au niveau national, 40 % des foyers sont composés de *singletons*.

Pourquoi ? Parce que les investissements publics et ce qui relève du public dans la vie sociale — l'habitat, les soins de santé, les transports et la sécurité — rendent plus viable l'option de vivre seul. En investissant les uns dans les autres, nous offrons aux individus la capacité de vivre à tous moments de la façon qui leur convient le mieux.

Finalement, j'ai compris quelque chose de surprenant. Vivre seul n'est pas un signe de déconnection, mais d'intégration sociale. Voilà pourquoi c'est plus courant dans les villes, ainsi que dans les pays qui sont dotés d'un État-providence généreux et qui respectent les femmes et les libertés civiles.

À la vérité, c'est notre interdépendance qui rend possible notre indépendance. Nous soucier les uns des autres, voilà ce que nous pouvons faire de plus libérateur.